

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 29 MARS 1884.

No. 15.

LE  
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)  
REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 50  
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE  
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 75  
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

## Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 29 MARS 1884.

Le, ou vers le 1er Mai prochain, l'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" seront transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

[EXÉCUT.]

## LA DÉCOUVERTE DU CANADA

I

Un vent de renouveau sur la France soufflait.  
Son diadème d'or se nimbait au reflet  
Du radieux soleil qui fut la Renaissance.  
Le roi François-premier, par sa magnificence,  
—N'ayant pu, dans sa soif ardente de jouir,  
Vaincre l'Europe,—au moins tâchait de l'éblouir!

Chez lui le goût des arts à la grandeur s'allie.  
Il attire à prix d'or, du fond de l'Italie,  
Pour les combler d'honneurs, peintres napolitains,  
Architectes lombards et sculpteurs florentins.  
De Vinci, del Sarto, Rosso sont à l'ouvrage;  
Et l'on surprend souvent, le matin, sous l'ombrage  
Des grands massifs touffus où dort Fontainebleau,  
Le monarque, — j'ai vu quelque part ce tableau, —  
Beau comme Louis-neuf à son lit de justice,  
Bras dessus bras dessous avec le Primatice!

Un monde de splendeurs germe dans son cerveau.  
Il rêve tous les jours quelque projet nouveau,  
Qu'il faut que le génie à l'instant réalise;  
Avec ces étrangers la France rivalise,  
Peintres, sculpteurs, lettrés, architectes hardis,  
Satiristes profonds, raisonneurs érudits,  
Surgissent à la voix du prince galant homme;  
Delorme va cueillir des lauriers jusqu'à Rome;  
Celui-ci c'est Bontemps, celui-là Rabelais;  
Palissy fouille l'or, et Lescot des palais;

Ici Jean Cousin lutte avec Jean de Bologne;  
Tandis qu'au fond d'un bois de la verte Sologne,  
Bâti par Le Nèpveu, sculpté par Jean Goujon,  
Forteresse royale au féérique donjon,  
Brillant comme les fleurs d'un kaléidoscope,  
Rendez-vous des futurs potentats de l'Europe,  
Chambord, ce rêve ailé de marbre et de granit,  
Chef-d'œuvre que le temps chaque jour rajoint,  
Dans un rayonnement d'une audace inconnue,  
Ouvre sa fleur de lys au milieu de la nue!

Les arts ont eu leur tour; la science a le sien:  
Tous les jours on résout quelque problème ancien;  
Enfin, tout se réveille et se métamorphose.....

C'était le temps marqué pour une grande chose!

De l'Occident lointain venaient d'étranges bruits,  
Qui du roi chevalier souvent troublaient les nuits.  
On parlait à la cour de vastes découvertes  
De cieux toujours serens, de plaines toujours vertes,  
Paradis merveilleux, édens sans fruits amers,  
Qu'un Génois avait fait surgir du fond des mers.  
On avait retrouvé la source de jouvence;  
Et, de Strasbourg à Brest, de Champagne en Pro-

vence,  
Les conteurs faisaient de saisissants tableaux  
De fleuves sans pareils roulant l'or dans leurs flots,  
De peuples primitifs plongés dans l'ignorance,  
Et qui tendaient les bras, disait-on, vers la France.

Dans les enivrements d'un succès sans égal,  
L'Espagne et la Hollande avec le Portugal,  
ar des redoublements d'audace surhumaine,  
Se taillant sur ces bords un immense domaine,  
Au vent du nouveau monde arboraient leurs dra-

peaux.  
—Allons, se dit le roi, plus de lâche repos!  
Ces princes-là croient-ils se partager la terre?  
Je voudrais bien trouver l'acte testamentaire  
Qui leur assure ainsi l'héritage d'Adam.  
S'il en est un, qu'on nous le montre! En attendant,  
Le peuple franc se doit à son rôle historique:  
A la France, elle aussi, sa part de l'Amérique!

LOUIS FRÉCHETTE.

(A continuer.)

## LA FORET, L'HIVER.

A. M. F.-R.-A. VÉZINA.

O vous tous qui dormez dans des lits de dentelles,  
Frileusement cachés sous vos chaudes flanelles,  
Non, vous n'avez jamais pensé  
A quitter ces doux nids, un jour quand le froid pique,  
Pour aller contempler la majesté féérique  
D'un bois, que Décembre a glacé.

Je vous laisse, aujourd'hui, sous vos grands rideaux roses,  
Plongés dans les langueurs de ces rêves moroses  
Qui vous poursuivent sans répit;  
Et puis, moi, je m'en vais, sur mes larges raquettes,  
Demander de la vie à ces sednes muettes,  
Où le cœur s'ouvre et se remplit.

O quel calme profond! La neige blanche et pure  
A jeté sur la mousse un voile sans souillure,  
Tout constellé de blancs émaux:  
Et le soleil qui passe à travers les grands arbres  
Vient, de ses rayons d'or, animer tous ses marbres,  
Pour en faire autant de cristaux.

Le chêne, ce géant à la forte encolure,  
Balance de ses bras l'élastique membrure,  
Comme un gladiateur romain;  
Il attend, torse nu, les vents et la tempête  
Qui, malgré leurs efforts, n'ont pu courber sa tête  
Sous leur impitoyable main.

L'érable et le grand hêtre ont des frissons étranges,  
Et, comme des enfants dépoillés de leurs langes,  
Frémissent sous leur nudité;  
Ils semblent envier, tout honteux de leur perte,  
Le sort des pins ombreux, dont la toilette verte  
Nargue l'hiver comme l'été.

Triste rapprochement! Le pauvre, sur la terre,  
A demi-nu, mourant de froid et de misère,  
Est bien cet arbre dépoillé!  
O mon Dieu! c'est à nous qu'un chaud abri protège,  
D'une main fraternelle à secouer la neige  
Qui tombe sur ce front mouillé.

Par un beau jour d'hiver, quand les brumes algides  
Déposent sur les bois leurs globules humides,  
Le givre prend mille couleurs;  
La perle et le rubis, le saphir et l'opale  
Étalent, tour à tour, à la lumière pâle  
Du soleil, leurs riches splendeurs.

Comme un glas lointain qui tinte sous la ramure,  
Le fer du bûcheron s'abat, avec mesure,  
Sur l'érable aux fibres d'acier;  
Puis un long craquement court la forêt voisine,  
C'est le suprême adieu de l'arbre qui s'incline,  
Dans le branchage du haliier.

La petite mésange, allègre et curieuse,  
Sante de branche en branche et becquette, frilense,  
Les insectes des grands pins creux;  
Qu'es-tu? demande-t-elle au pauvre mercenaire,  
Qui chargé de bois mort, de neige et de misère,  
Répond: "Je suis un malheureux."

Le pic aux pieds velus de son long bec avide,  
Saisit le petit ver endormi dans le vide  
De l'arbre qu'il frappe, avec bruit;  
Et ces coups saccadés, que l'écho répercuté,  
Forment un tremolo, qui va de chute en chute,  
S'éteindre comme un vent qui fuit.

Bravant tous les frimas, la perdrix de savane,  
Comme aux beaux jours d'automne, en gloussant se pavane  
Sur la cime des grands bouleaux;  
Là, nouvelle Rachel, elle exhale sa plainte,  
Et redemande aux bois d'une voix presque éteinte,  
Ses malheureux petits perdreaux.

Le gentil écureuil, lorsque le soleil brille,  
Vif, joyeux et pimpant, fait entendre sa trille,  
Sur la branche d'un sapin vert;  
Puis, en sago économe, il ronge une cocotte  
Pour ménager les noix qu'il croque dans sa grotte,  
Quand viennent les grands froids d'hiver.

Animal carnassier, frouns, sous la neige épaisse,  
Sommeille, en attendant que le printemps renaisse  
Avec ses succulents agneaux;  
Et le fier orignal, à la tournure alerte,  
Épiant le chasseur, broutte la mousse verte  
Qui croît sur le tronc des ormeaux.

Le renard, ce rôdeur, a quitté sa tanière,  
Pour aller, dans la plaine, aiguïser sa molairo  
Aux friands appas du trappeur;  
Et le lièvre craintif est blotti dans sa tombo;  
Et, chaque fois, hélas! qu'un grain de neige y tombe,  
Il tremble, et croit mourir de peur.

Je vous retrouve encor, sous vos grands rideaux roses,  
En proie à ces languents, que les rêves moroses  
Versent dans vos cœurs agités ;  
Moi, j'ai déjà des bois visité les cachettes  
Et puisé de la vie à leurs douces retraites,  
Séjour des calmes voluptés.

Ste-Hénéclne, Janv. 1er 1881.

A. MORISSET.

## CHRONIQUE

Autres pays, autres mœurs. Dans certaines contrées, le printemps c'est le soleil, les fleurs, la vie au dehors avec toutes ses joies et tous ses ébats ; ici, à Montréal, tout au moins, c'est la boue et la visite de messieurs de la police venant nous rappeler au respect des règlements de la Corporation. Mais, bah ! cela n'existe qu'un temps et nous aurons comme les autres notre part, et plus que notre part de chaleur et de verdure. Puis notre hiver est si beau, si pur, si attrayant, que nous aurions tort de nous plaindre des quelques désagréments qu'il nous laisse en s'en allant.

Printemps ! quel beau mot et quelle belle chose ! Vous souvenez-vous, lecteurs qui en êtes à l'automne, de ces années lumineuses si vite écoulées et si mal employées. On était jeune, on ne doutait de rien, l'avenir s'ouvrait large et plein de promesses ; on prenait la vie en riant : à demain les affaires sérieuses. Et ce chapitre des premières amours..... à quoi bon en parler, le temps passé ne revient plus !

\* \* \*

La fête à laquelle tous les Canadiens-Français sont conviés par la Société Saint-Jean-Baptiste sera certainement la plus grandiose qui ait été célébrée sur ce continent par la race française. Elle rappellera tous les efforts, toutes les luttes, tous les sacrifices que nous avons dû faire pour conserver et maintenir notre foi et notre langue. Elle rappellera les jours sombres pendant lesquels quelques-uns de nos pères ont généreusement sacrifié leur vie et leurs biens pour reconquérir la place à laquelle nous avions droit et que nous avons perdue. Pleins du sentiment le plus noble, le plus grand et le plus pur qui puisse animer l'homme, le patriotisme, ils ont été au-devant d'une défaite certaine, sachant que le sang qu'ils versaient ne serait pas répandu en vain et qu'il féconderait cette terre depuis longtemps ne donnant que des fruits amers à ceux qui l'occupaient. Nous devons une reconnaissance éternelle à ceux qui, aux jours sombres de l'effacement, n'ont douté ni de leur race ni de ses enfants ; nous devons surtout prouver à ceux qui ont étouffé assez brutalement ces premières velléités d'affranchissement que nous étions dignes des sacrifices que nos pères se sont imposés pour nous faire libres !

Les temps sont bien changés ; nous pouvons aujourd'hui fêter dignement, sans fiel, sans haine et sans regrets le jour où pour nous s'est levé, encore obscurci par la brume, le soleil de la liberté ! Cette liberté a fait des amis des ennemis de la veille, elle nous a tous réunis en un seul et même peuple et nous a rendu forts de faibles que nous étions. Les événements qui ont suivi de près la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste ont eu pour le Canada une importance considérable, et on peut dire avec fierté que si, seuls, les Canadiens-Français ont souffert, le pays tout entier a bénéficié de ces souffrances.

\* \* \*

Honorons donc avec éclat ceux que l'on peut, avec justice, appeler les pères de la Patrie. Réunissons-nous, groupons-nous, travaillons au

succès commun. Il faut de toute nécessité que le 24 juin 1884 reste dans la mémoire de tous comme ayant été la démonstration la plus imposante de la force et de l'union de toute la race franco-américaine !

Le comité qui s'est dévoué pour mener à bien cette tâche immense nous promet des merveilles ; il les réalisera sans aucun doute, mais il compte avec raison, pour l'aider, sur le concours de tous.

Le spectacle le plus grandiose qui, pendant ces jours de fêtes, sera offert au public, consistera certainement dans la cavalcade historique représentant saint Louis allant prendre l'oriflamme à la basilique de St-Denis et dans les joutes, tournois et pas d'armes qui seront donnés à Montréal.

Le sujet de la cavalcade est des mieux choisis. Saint Louis est la plus grande figure de l'histoire du moyen âge ; c'est de tous les rois de cette période de barbarie celui qui a tenu le plus fermement la bannière du christianisme et qui a jeté le plus d'éclat sur la nationalité française, alors à peine née.

Quant aux tournois, comme beaucoup de nos lecteurs en ignorent les formes et les détails, je vais, en puisant dans les auteurs du temps, en donner une idée aussi complète que possible.

\* \* \*

Le peuple au moyen âge aimait beaucoup ces luttes, courtoises quelquefois mais plus souvent sanglantes, dans lesquelles les nobles chevaliers se donnaient force coups d'estoc et de taille. Il était fatigué, ce bon peuple, des entrées solennelles des rois, des reines et des ambassadeurs ; il lui fallait autre chose et on le servait à souhait.

C'est au XI<sup>e</sup> siècle que ces combats furent pour la première fois soumis à une sorte de règle formulée par Geoffroy de Preuillé. Les lices, ou enclos, étaient nombreuses à Paris ; quelques-unes se trouvaient sur la place publique, d'autres étaient renfermées dans les hôtels mêmes des grands.

Plus les autorités avaient cherché à faire disparaître ces jeux chevaleresques et dangereux, plus ces plaisirs semblaient s'accorder avec le goût des populations. Un anglais avait qualifié les tournois de *conflits français*, en ajoutant que le roi d'Angleterre, Richard, les emprunta à la France pour les introduire dans son pays. Nulle part en effet les tournois n'obtenaient autant de succès qu'en France.

Quel spectacle varié, intéressant, splendide, que celui d'un tournoi ! La veille du combat les essais ou *épreuves* (épreuves) ont lieu, et les *vêpres du tournoi* et les *escrémies* (escrimes) auxquels parfois les dames assistent, ainsi qu'au *grand tournoi*, à la *haute journée*, à la *forte journée*, au *maître tournoi*, à la *maîtresse épreuve*. Dans ces préludes, il arrive souvent que les écuyers remarquables pour leur bravoure obtiennent l'ordre de chevalier et conséquemment le droit de figurer dans le tournoi.

Au fond de la lice, des échafauds se dressent, généralement couverts, tantôt carrés, tantôt en forme de tours, avec loges et gradins. La foule des spectateurs s'y presse depuis les rois jusqu'aux chevaliers, avec les conseillers, les maréchaux du camp et les juges spéciaux. En dedans comme en dehors de l'arène, stationnent les rois d'armes, les héros ou poursuivants d'armes, observant les actes des combattants pour en rendre un compte fidèle, ou criant aux chevaliers qui débutent dans la lice : "Souviens-toi de qui tu es fils ! Ne forligne pas !" Sur des estrades séparées se tiennent les ménestriers, prêts à annoncer l'arrivée des chevaliers par leurs fanfares. Puis, çà et là, des écuyers, des

varlets ou *sergents*. Enfin, les flots de spectateurs émus.

Il ne faut pas confondre les joutes avec les tournois. Dans les premières, les chevaliers combattaient seul à seul ; dans les secondes ils marchaient par escadrons. Parfois le tournoi se compliquait. Il devenait *un pas d'armes* simulant un combat engagé pour défendre des défilés ou des passages difficiles. De là l'expression proverbiale "sortir d'un mauvais pas." Le tournoi pouvait changer encore en une "castille" simulant la défense d'une forteresse ou d'une place. L'expression "avoir une castille" tire de là son origine. Enfin les sièges soutenus à cheval, la lance au poing, de même que les courses des cavaliers, s'appelaient *behours* ou *behourdis*.

Quelquefois, les tournois prenaient un autre aspect ; deux troupes de chevaliers se mesuraient à pied avec la hache, le sabre et la masse d'armes ; il y avait *combat à la barrière*. Il fallait que l'un des deux partis fut repoussé par l'autre au delà de la barrière qui fermait la lice. La foule courait avec enthousiasme du côté des lices ; aussi fallut-il pour la contenter multiplier les tournois et leur ajouter des exercices de pure adresse. On allait voir les hommes d'épée *courir la bague*, et l'enlever au galop, à la pointe de leur lance, ou comme dans la *quintaine* abattre une tête de bois à coups de javelot. Elle assistait volontiers aussi à l'*exercice de la chicane*, jeu de paume à cheval dans lequel les chevaliers prouvaient leur talent d'équitation autant que leur dextérité pour recevoir et renvoyer la balle.

\* \* \*

Ces fêtes du moyen âge elles vont revivre parmi nous ; nous assisterons à ces pas d'armes, à ces luttes des nobles et pieux chevaliers. Le XIII<sup>e</sup> siècle fera son apparition en plumes sur les rues de Montréal, avec ses sergents, ses hérauts, ses pages et ses chevaliers. Nous verrons tous ces braves s'élançant dans la lice, la lance au poing en poussant le cri fameux et si français : *Moutjoie et Saint Denis*, et lutter pour gagner un ruban et un baiser de leur belle : prix inestimable et pour lequel plus d'un chevalier a sacrifié sa vie.

Rien ne sera épargné pour rendre la fête aussi intéressante que véridique. M. R. Beullac, l'instigateur et l'organisateur de la cavalcade et des tournois, a longuement étudié l'époque qu'il s'est chargé de reproduire et, grâce à lui, Montréal offrira à ses visiteurs un spectacle complètement nouveau sur ce continent et qui fera honneur non seulement à son auteur, mais encore à la ville qui le donnera et à la Société dont le comité a su s'imposer des sacrifices sans nombre pour fêter dignement le cinquantième anniversaire de sa fondation.

FERNAND.

## CONDOLÉANCES.

C'est toujours la mort, exerçant ses terribles ravages, moissonnant partout ! Mais on dirait que c'est plutôt parmi ceux à qui la vie semble sourire qu'elle se plaît à choisir ses victimes.

Hier, c'était un petit enfant. Du berceau de cet ange, précieux trésor de jeunes époux, c'est au sein d'une famille unie qu'elle va, aujourd'hui, laisser des traces de son passage. De ce bras solide, de cette main ferme, qui ne faiblit jamais, elle enlève, subitement encore, une mère aimée, une grand'maman chérie, à la vénération d'enfants affectueux.

Sur laquelle de ces tombes fraîchement closes, devons-nous nous arrêter ? Sur laquelle devons-nous pleurer ?

L'un n'avait pas commencé la vie ; l'autre, sur le déclin de l'âge, avait rempli la sienne des sacrifices et des dévouements que l'abîme seul d'un cœur de mère peut contenir.

L'ange s'en est allé, secouant ses blanches ailes, la mère est partie en laissant après elle une longue traînée de larmes, répandues par ses enfants sur ses qualités, ses mérites, ses vertus, par ses enfants qui la suivirent, de pensée, bien au delà de sa dernière demeure.

Arrêtons-nous ici.

\*\*\*

A ces cœurs si cruellement éprouvés par la perte de celle dont tous les instants leur étaient généreusement donnés, aux membres de cette famille que Dieu vient de frapper si douloureusement, quand tout semblait promettre que cet être aimé ne devait jamais leur manquer, à ces personnes affligées dans ce qu'elles avaient de plus cher, qu'il nous soit permis d'offrir nos sympathiques condoléances.

Cependant en face de ces peines cruelles, les lèvres restent muettes : la plume est impuissante à traduire les sentiments que fait naître l'aspect d'une telle affliction. Un voile, que la main humaine est incapable de soulever, semble être jeté sur les grandes douleurs. Mais Dieu, qui sait mieux que nous tout ce que le cœur doit souffrir, s'est réservé le secret de panser ces blessures, et c'est bien ici que la religion ouvre ses trésors de consolations pour les verser à flots sur ceux que le ciel éprouve.

\*\*\*

Amis affligés, vous ne pouvez faire un pas, ni développer vos regards, sans apercevoir les traces toujours vivantes de la tendre sollicitude de celle qui n'est plus ! Mais croyez-vous réellement qu'elle n'est plus ?

Oh ! vous connaissez trop le cœur d'or de celle que Dieu a rappelée à lui, pour oser penser qu'en quittant cette terre elle ait abandonné ceux qui remplissaient chacune de ses pensées. Votre maman, votre grand-maman aimée veille encore et toujours sur vous !

Si une pensée humaine vint flotter, entre Dieu et elle à ses derniers instants, n'en doutez pas, ce fut bien le regret de laisser ses enfants gâtés privés de ses soins ; mais son instinct de mère lui dit que de là-haut elle pourrait suppléer, par son intercession, au vide que son départ devait faire au milieu de vous. Et voilà bien pourquoi sa résignation, son courage, à ce moment suprême où son âme s'est envolée vers Dieu, fut le même qu'elle avait toujours montré durant sa longue carrière si riche en enseignements, dans laquelle vous devez puiser, au milieu des précieux souvenirs que vous en gardez, la force et l'énergie que nécessitera, sans elle, votre vie si laborieuse.

Ah ! sa vie à elle a été loyalement remplie ! Elle ne s'est pas rendue à ses soixante-sept ans à travers un sentier de roses. Comme toute femme, comme toute mère, les épines ont souvent ensanglanté ses pas ! Cependant elle allait, distribuant à vous, ses trésors, ces conseils précieux, ces soins délicats qu'elle savait si bien vous prodiguer, et vous guidant, pour ainsi dire, par la main jusqu'à son dernier jour.

Vous la manquez beaucoup, vous la manquerez toujours cette mère tendre, cette grand-maman dévouée ! Et pourtant elle ne pouvait être toujours là près de vous !

Cette longue chaîne d'années, qu'elle portait avec une vigueur étonnante, devait se briser un jour. Arrivée au terme de son voyage, Dieu n'a pas voulu qu'elle en manquât le but. Que faire devant ces décrets immuables ? sinon incliner la tête sous la volonté de Celui qui mesure toujours les épreuves aux forces.....

Vous aimiez tant celle que vous pleurez, que vous oubliez que, si heureuse qu'elle fut au milieu de vous, il lui fallait cependant le repos d'un monde meilleur, et comme l'ont si bien dit les jeunes filles affectueuses qui déposèrent une couronne sur ses restes mortels :

" Elle est allée recevoir là-haut  
la récompense  
due à ses vertus."

HERMANCE.

### CAUSERIE.

Il y a trois ou quatre ans, venant d'Angleterre, je remontais le Golfe à bord du *Circassian*. C'était un dimanche du mois d'août, un de ces beaux dimanches qui font tant plaisir au cœur. Le ciel était tout bleu, la mer dormait, une petite brise fraîche et caressante nous faisait oublier les ardeurs du soleil. On se sentait heureux de vivre ce jour-là. Accoudé sur les bastingages je regardais la terre défilier devant moi. Sur les deux rives, par intervalles, les toits des églises scintillaient.

J'avais fait la connaissance à bord d'un brave ouvrier français qu'une maison de Montréal faisait venir de France pour le mettre à la tête d'une manufacture. Ses manières polies, son air de franchise m'avait plu tout d'abord, et nous étions devenus une paire d'amis. La géographie n'était pas son fort. Le Canada ? Il savait bien qu'il y allait, mais il ne fallait pas lui en demander plus long. Comme bons points à son avoir je dois avouer, pourtant, qu'il avait entendu parler des castors et des Iroquois. Aussi, je prenais plaisir à lui donner tous les détails, à lui citer tous les noms. Ici, la *Rivière au Renard*, là-bas, l'*Anse au Griffon*. Des noms français : comme il était heureux !

Un peu plus bas, en face des *Trois-Pistoles*, nous rencontrons une petite barque toute chargée de monde. La coquille de noix s'arrête pour regarder passer le géant. Quand nous sommes bien en face d'elle un des rameurs se lève. D'une main il agite un drapeau tricolore, de l'autre main, portée à sa bouche, il forme comme un porte-voix et nous entendons distinctement ce cri du cœur : " Eh, bonjour vous autres des vieux pays ! "

Je regarde mon Français : il est tout pâle ; un moment il semble hésiter, puis tout à coup, enlevant son chapeau, il court à l'arrière, se penche presque à perdre l'équilibre et répond d'une voix de stentor : " Merci et vive la France ! "

Et de ma place j'entends l'écho de la petite barque qui répond : Vive la France !

— Oh ! les braves gens, les braves gens, monsieur, me disait mon ami quelques instants après. Avez-vous vu leur drapeau, un drapeau français pour de vrai ? Ils nous disent bonjour ; on se croirait chez nous. Et combien sont-ils, comme cela, par ici ?

— Quinze cent mille ! Il y a en ce pays cinq fois plus de personnes parlant votre langue qu'il n'y en a en Algérie, cette colonie qui n'est qu'à trente-six heures des côtes de France.

— Vraiment ?

— Oui, et cependant quand vous venez nous voir vous êtes obligés de prendre un bâtiment anglais, il n'y a pas de navires français qui fassent le service entre la France et le Canada !

— C'est vrai, monsieur, quel dommage ! Est-ce que cela ne va pas changer ?.....

Si cela va changer ? Oai, peut-être, pourrais-je répondre maintenant à mon brave ami si j'avais le plaisir de le rencontrer. Il s'est trouvé un patriote canadien doublé d'un homme d'affaires qui a pris la chose à cœur et va, si le gouvernement veut encourager son

entreprise éminemment nationale, doter notre pays d'une ligne de navigation à vapeur faisant le service direct de la France. Si le succès couronne ses efforts, j'ose dire que M. L. A. Sénécal n'aura jamais attaché son nom à une entreprise plus noble ni plus méritoire. Plus d'intermédiaires, plus de transit ! Un steamer français venant de Rouen ou du Havre laissera tomber l'ancre dans le port de Québec et de Montréal, portant fièrement le drapeau tricolore à son mât d'artimon. Tous les mois, tous les quinze jours peut-être nous verrons débarquer des marchandises de *là-bas* qui n'auront passé ni par la Belgique, ni par l'Angleterre ; chose nouvelle pour nous, nous aurons des draps d'Elbeuf et des soies de Lyon authentiques, et les gourmets pourront s'approvisionner de *vrais* vins de Bordeaux ou de Bourgogne et de tant d'autres bonnes choses. Quelle Kermesse !

\*\*\*

Quelle kermesse ! En attendant celle-là, nous en préparons une autre, la kermesse de la charité. Des bons cœurs ont eu une belle idée : amuser les riches et la foule pour venir au secours des malades et des pauvres. La santé tendant la main à la douleur, la richesse relevant la pauvreté abattue ! Comme cela est beau et consolant !

Ces fêtes de charité ouvertes à tout le monde deviennent de plus en plus fréquentes et, comme toujours, c'est la femme qui en est l'héroïne. Qu'elle soit actrice, comme quelquefois à Paris, ou dame du monde comme chez nous, en cette circonstance elle donne son cœur tout entier. Elle se dévoue à l'œuvre et ne pense qu'à un but : la recette ! Quand la toile tombe sur le dernier tableau de cette grande féerie dont elle a été la fée toute-puissante, la noble femme qui vient de faire son devoir jouit de sa petite apothéose : elle compte ses piécettes d'or !

Il m'a été donné d'assister à Paris à une de ces grandes fêtes de charité : c'était à l'Hôtel Continental, dans les grands salons transformés en *bazar*. Les petites boutiques, au lieu d'être tenues par les grandes dames du faubourg St-Germain, avaient pour titulaires, cette fois, les plus jolies actrices de Paris. La blonde Théo, que nous avons vue ici, vendait du champagne. Et comme elle savait attirer son monde et donner soif aux plus austères ! Elle levait la lourde bouteille, remplissait les flûtes jusqu'au bord et donnait crânement du plat de la main un petit coup aux verres. C'était du champagne frappé par Théo !

Plus loin la brune Judic vendait du tabac,

Des cigarettes  
Pour les fillettes  
Et des cigar's  
Pour les grands gars !

Ça coûtait le prix, croyez-moi, mais elle savait si bien vous servir à votre goût.

— Un cigare blond ou un cigare brun, mon beau monsieur ?

— Un blond, madame, je vous prie.

— Un blond, je m'en doutais ; madame, est blonde ?..... c'est deux francs..... je vais vous l'allumer, ça sera un franc de plus....

Et on laissait faire : c'était pour les pauvres !

Et les adorables bouquetières.

— Une rose, monsieur, pour la dame de vos pensées ? Une pensée, mon noble seigneur, pour la dame de vos rêves roses ?

Et on achetait ! on achetait ! On revenait couvert de fleurs comme un triomphateur. Mais voilà, il fallait être riche pour payer sa gloire, et ça coûtait cher !

Les choses vont se passer plus modestement mais tout aussi gentiment chez nous.

Nous n'aurons pas les plus jolies actrices de

Paris, mais nous aurons nos plus attrayantes dames de Montréal et en fait de beauté

Sans trop se vanter l'on peut dire  
Que le bon Dieu, dans sa bonté,  
N'a pas mis les choses au pire  
Dans ce cas..... pour la qualité!

Nos plus charmantes demoiselles seront là aussi; leurs beaux yeux vont en attirer de ces papillons! Mais rien ne brûlera, l'argent seul va fondre!

Le comité de direction, côté des messieurs, est aussi fort bien composé. Parmi les noms, je remarque celui de ce tout galant homme, Gustave Drolet, celui aussi de M. E.-A. Généreux, un philanthrope qui est de toutes les bonnes actions et de tous les sacrifices. Notre *petit manteau bleu* canadien, le sénateur Thibaudeau, fait aussi partie de la liste: avec de tels capitaines la bataille est gagnée d'avance.

S'il m'était permis de suggérer une idée, voici ce que je proposerais: Notre public canadien est amoureux fou de la musique et du chant; qu'on élève une petite estrade dans un des coins du jardin. De temps en temps nos meilleurs chanteurs, nos musiciens connus feraient leur apparition. Messieurs, dirait un chanteur, j'ai appris pour vous une jolie romance, je vais vous la chanter si vous le désirez, mais c'est tant. Le plateau passerait dans les rangs et le montant voulu récolté, le public aurait sa romance. Le musicien ferait de même pour son morceau. C'est terre-à-terre ce que je vous dis là, mais je crois que la recette se trouverait bien de mon idée.

Allons, mesdames les hospitalières, bon succès! Vous, gracieuses petites vivandières, je vous souhaite beaucoup de soldats..... altérés et *Merry Kermesse!*

TOUCHATOUT.

## LE MARIAGE D'OLIVIER.

NOUVELLE.

I

Le bonheur n'est jamais parfait sur terre; ce vieux cliché usé comme le monde est pourtant toujours vrai. C'est ce que pensait Olivier Marchal le jour où il était reçu docteur. Depuis longtemps il s'était dit que cette date ferait époque dans sa vie, que sa joie n'aurait aucune borne, que ce but caressé depuis sa jeunesse et atteint après de longs efforts le récompenserait de ses peines et de ses travaux, et, fatalité étrange, il fallait que personne ne fut plus ennuyé, plus chagrin, plus peiné qu'Olivier au moment où il remportait ce diplôme si désiré.

C'est que le matin même son vieil oncle Dardenbois lui avait tenu à peu près ce langage:

"Mon cher ami, te voilà docteur, c'est très bien; tu y es arrivé je ne sais pas trop comment, mais enfin tu l'es. Tâches de profiter de ta position et mets-toi à l'œuvre immédiatement. Pour cela il faut te marier; un bon contrat de mariage est le complément indispensable du diplôme de docteur. Un médecin sans femme est un être incomplet; autant vaudrait un politicien sans programme, un jeu de quilles sans boule, une pharmacie sans bocaux. Sois savant et célibataire, les clients ne te feront pas venir; sois âne et marié, tu auras quelque chance de gagner ta vie. Le monde est comme cela, et on ne raisonne pas avec le monde. C'est pourquoi tu dois rompre au plus vite avec certaines relations qui pouvaient passer durant ta vie d'étudiant, mais te feraient désormais un tort

considérable. Cherche une fille de bonne famille, bien élevée, qui deviendra une bonne épouse et une bonne ménagère; ce n'est pas si difficile à trouver que tu peux le penser."

Et mentalement Olivier avait traduit ainsi ce sermon: "Abandonne sans tarder la petite Rosita, car il serait honteux pour un docteur d'être en amourette avec la fille d'un aubergiste."

Et ce pauvre Olivier continuait à penser qu'elle était bien gentille la petite Rosita, qu'il l'aimait beaucoup, qu'elle l'aimait encore d'avantage, et que séparer deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre serait du vandalisme.

Vingt fois il voulut ouvrir la bouche pour présenter quelques objections qui lui paraissaient inattaquables, mais la seule vue de l'oncle Dardenbois avait pour privilège de le pétrifier. L'oncle Dardenbois était en effet non seulement un grincheux qui se mettait dans des colères terribles toutes les fois qu'on osait lui résister, mais de plus, tuteur et protecteur d'Olivier, lui ayant fourni les moyens d'achever ses études; et l'entretenant encore de ses écus et de ses conseils, il avait le droit d'exiger de son neveu obéissance complète sur des questions aussi graves. Sans quoi il aurait fermé sa bourse sans miséricorde, et la bourse de l'oncle était au neveu ce qu'est à la vigne le soleil resplendissant, à l'herbe tendre la rosée du matin — une nécessité absolue.

Remarquant toutefois le peu d'enthousiasme d'Olivier, l'oncle avait ajouté qu'il lui donnait un mois pour trouver sa future compagne, et que passé ce délai, s'il ne s'était pas décidé, il n'aurait plus à compter sur lui.

Et comme Olivier protestait imprudemment contre le peu de latitude qui lui était laissé:

—Allons donc, s'écria l'oncle, un mois! c'est plus qu'il ne faut pour prendre une ville d'assaut!

Sur une raison aussi péremptoire il n'y avait plus qu'à s'incliner; c'est ce que fit sagement le nouveau docteur.

II

Le vieux Dardenbois avait repris le train pour se rendre à St-Hyacinthe, où il exerçait lui-même la médecine, laissant son neveu seul avec sa désolation. Olivier, anéanti par un ultimatum aussi cruel, s'était d'abord laissé aller à un désespoir affreux, puis pour se calmer avait fumé quelques pipes; les pipes fumées, le désespoir était resté le même; il n'y avait donc plus pour l'apaiser que deux moyens: du bromure de potassium ou une visite à Fuserolles — Olivier choisit la visite à Fuserolles.

Avez-vous connu Fuserolles? C'est bien un des types les plus étranges qui aient existé dans la ville de Montréal! Etudiant de dixième année, connu de tous excepté des professeurs, adoré de ses camarades, suspect à la police, exécré des maîtresses de pension, mélange de bonté, d'intelligence et de paresse, vivant au jour le jour sans trop savoir comment, en proie à la misère la plus noire et toujours heureux de l'existence, riche avec vingt-cinq sous, millionnaire avec une piastre, libre, sans souci, d'humeur gaie, tirant avec plaisir un camarade d'embarras, lui donnant des conseils, ne lui prêtant jamais rien, tel était l'ami auquel Olivier alla confier ses chagrins.

Jamais Fuserolles n'avait pu affronter un examen; ce jour-là il lui arrivait invariablement quelque aventure extraordinaire qui l'empêchait de se présenter devant les juges. Mais nul mieux que lui n'excellait à préparer une pièce anatomique, à composer les thèses de ses collègues, ou à déterrer un cadavre dans les cimetières voisins de la ville; c'est ce qu'il

appelait exercer sa profession. Le peu d'argent qu'il en retirait le faisait vivre ou à peu près; s'il n'avait cependant étudié à fond l'art de ne pas payer sa pension, il n'aurait pu jamais équilibrer son budget. Malgré cela, et en dépit de ses défauts, Fuserolles était à ses moments perdus un garçon plein de bon sens, voyant beaucoup plus juste ce qui se passait chez les autres que chez lui-même; aussi écoutait-on volontiers ses avis, et s'en servait-on comme d'un diplomate habile dans certains cas embarrassants et délicats où il fallait la prudence et le coup d'œil d'un Talleyrand doublé d'un Bismarck.

Fuserolles avait en grande estime Olivier, dont il remontait de temps à autre le caractère faible et indécis. Quand il avait appris sa passion pour Rosita, et comme il se plaignait de ses visites devenues plus rares — "alors, lui avait-il dit, je ne te verrai guère maintenant d'ici quelques mois, je te laisse à tes premiers transports, mais je t'attends quand le jour des désenchantements arrivera; tu viendras probablement me trouver, et ce sera encore à moi de te tirer l'épine du pied ou plutôt du cœur."

—Cet amour sera éternel, s'était écrié sentencieusement Olivier.

—Je souhaite que non, avait répondu Fuserolles. En fait d'amour le septicisme de Fuserolles n'avait pas de limites.

III

Le jour prédit par Fuserolles était donc arrivé, et Olivier se demandait où il pourrait rencontrer son ami. Jamais, de mémoire d'étudiant, Fuserolles ou le doyen, comme on l'appelait, n'était demeuré huit jours dans la même maison. — J'ai besoin de changer d'air, ripostait-il à ceux qui s'étonnaient de ce déménagement perpétuel. A tout hasard Olivier se rendit dans une petite demeure de la rue Sanguinet, habitée quelque temps par son ami, mais au seul nom du doyen des étudiants, la maîtresse de la maison, femme opulente et respectable, lui ferma la porte au nez en lui criant d'un ton courroucé qu'on ne savait pas où était parti ce monsieur-là!

Fort heureusement une bande joyeuse descendait bras dessus bras dessous la rue, se rendant au cours de l'Université Laval; sur sa demande on lui apprit que Fuserolles demeurait chez des Irlandais, dans les hauteurs les plus reculées de la rue St-Laurent. — Seulement il fallait se dépêcher; il y avait déjà plus d'une semaine qu'il était là, et d'un moment à l'autre il devait établir ses pénates aux Tanneries.

Une demi-heure après, Olivier était rendu à l'endroit indiqué, et dans une petite chambre mansardée ouverte à tous les vents et nu comme un champ de glace, il trouva Fuserolles, semblable à Hamlet, un crâne entre les mains, anxieux, non pas de deviner l'énigme de la vie, mais de savoir combien lui rapporterait la préparation du dit crâne. — Quel heureux hasard t'amène en ces lointains parages, s'écria Fuserolles en le voyant; tu arrives comme la Providence, j'attends de l'argent de Californie pour m'acheter du tabac et le courrier est resté en route — as-tu ta blague? A propos il faut t'appeler docteur maintenant; mes félicitations; mais que le diable m'emporte, cela ne te donne pas une figure riante, tu as le facies plus funèbre que la tête d'un nègre.

Et comme Olivier s'était jeté en soupirant sur le lit, unique meuble de la chambrette, l'étudiant poursuivit: —

—Ah oui! je comprends! des embêtements pour la petite chose... pas étonnant... je m'y attendais... conte un peu!

Fuserolles fut rapidement mis au courant de la situation.

—C'est beaucoup plus grave que tu ne penses, fit-il après avoir écouté avec attention les doléances d'Olivier, et ce que je craignais pour elle et pour toi est arrivé. Vous vous êtes aimés comme deux étourneaux sans vous soucier du lendemain, et maintenant sonne le quart d'heure de Rabelais. Rosita n'est pas une fille ordinaire; par malheur l'attachement qu'elle a pour toi n'est ni le résultat d'un caprice ni celui d'une vanité féminine; elle t'aime honnêtement, sincèrement et passionnément. Tu l'as bercée d'illusions dangereuses impossibles à réaliser, et il faut aujourd'hui les lui arracher brusquement. Comment vas-tu accomplir cette triste opération?

—Je n'en aurai jamais la force, et après tout quand je me marierais avec elle, où serait le grand mal? Je me brouillerais avec mon oncle, je le sais, mais enfin cet oncle n'est pas indispensable à mon existence.

—Il l'est plus que tu ne penses, et tu ferais la plus belle sottise qu'il soit possible d'imaginer. Non, Olivier, quitte cette pensée absurde; dans ta position, ce mariage serait une pierre attachée au cou qui te paralyserait pour la vie entière. Si le père de Rosita était un empoisonneur en grand, écoulant ses liquides par tonneaux, rien ne serait plus convenable pour toi que de t'unir à sa famille; malheureusement il vend son whiskey par petits verres, et c'est alors un homme abominable qu'on tolère sans trop le respecter. Voilà la justice et le bon sens de l'opinion publique. Elle ne se dira pas que Rosita est une fille parfaitement élevée, bien au-dessus de sa position, possédant ce cachet de distinction innée qui ne peut s'apprendre; elle ne verra que son père, debout, derrière le comptoir, versant le genièvre ou la bière à ses clients altérés, se battant avec les ivrognes, et bâtissant sa fortune à l'aide du vice le plus sale de la nature humaine.

En quoi donc cette pauvre fille serait-elle responsable du métier de son père?

—Tu es naïf décidément; libre à toi de perdre ton avenir en épousant Rosita. Alors tu n'as qu'une chose à faire, lâche la médecine et monte une buvette; tu gagneras du reste plus d'argent.

—Voyons, Fuserolles, pas de mauvaises plaisanteries, je souffre le martyr, et tu me désolés au lieu de me reconforter!

—C'est bien ta faute aussi; combien de fois ne t'ai-je pas averti du danger que tu courais. Ah! si Rosita était une fille comme tant d'autres, ayant un amoureux par habitude ou pour la forme, s'en moquant comme de l'an quarante, et l'abandonnant au premier coin de rue pour se rejeter sur un meilleur, la chose serait alors facile. Mais chez Rosita la sensibilité et la délicatesse sont développées d'une manière exquise; tu as imprudemment jeté dans ce cœur romanesque et sentimental les germes d'un premier amour sans t'inquiéter de ce qu'il adviendrait. Aujourd'hui ce germe a grandi, il a absorbé l'être tout entier, et c'est alors seulement que tu t'aperçois de ta bêtise et que tu songes à réparer un mal irréparable.

—Irréparable! le mot me semble exagéré.

—Je dis irréparable, Olivier, car puisqu'il te faut rompre avec Rosita, sais-tu toutes les angoisses et les chagrins amers que tu vas jeter chez cette pauvre enfant créée pour être heureuse? Ne connais-tu pas assez son caractère pour prévoir qu'elle ira cacher sa douleur entre les murs d'un couvent, ce qui n'est pas sa vocation, et que tu auras à te reprocher le sacrifice d'une existence.

—Oui, tu as raison, dit Olivier les larmes aux

yeux, j'ai joué avec le feu, et plutôt à Dieu que j'en fus la seule victime. Il faut cependant prendre un parti, en finir avec une situation qui n'est plus tolérable! Que me reste-t-il donc à faire?

—Quand comptes-tu voir Rosita?

—Demain; tu sais qu'en l'honneur de mon examen elle donne une soirée où tu es invité; je crois; elle doit m'y offrir un cadeau auquel ses mains chéries ont travaillé depuis de longs mois. Hélas! elle pensait que ce serait là un motif de grande joie pour elle et pour moi! Me faudra-t-il recevoir le sourire aux lèvres ce souvenir, l'illusionner encore de rêves mensongers, pour lui donner le lendemain un réveil aussi dur?

—Sors donc ton tabac, lit brusquement Fuserolles; la pipe forme la moitié de mon intelligence, et j'en ai rudement besoin pour le quart d'heure.

Il bourra sa pipe méthodiquement et lentement, en homme qui accomplit une affaire importante, puis après en avoir assuré le tirage, il l'alluma, et lançant des bouffées dont il suivait de l'œil les spirales jusqu'au plafond, il resta quelque temps dans une méditation béate et contemplative dont Olivier se garda bien de le déranger.

Par la fenêtre de la mansarde Olivier regardait machinalement la montagne verte et riante dont les effluves printanières arrivaient jusqu'à lui. Elle lui rapelait tout un monde de souvenirs; un long tableau se déroulait où Rosita occupait toujours la première place. Pendant l'hiver c'était là qu'il faisait avec elle ces délicieuses promenades en raquettes, d'où la jeune fille revenait si rose et si heureuse; c'était là que pour la première fois il l'avait décidée à glisser sur les trains sauvages malgré ses terreurs enfantines, puis il voyait les bosquets où ils allaient se reposer au printemps, où ils restaient si longuement assis, jasant et chantant comme deux oiseaux babillards, ivres du premier soleil et des premières amours.

Une exclamation de Fuserolles le tira de ces pensées.

—Rosita, demanda-t-il, sait-elle que tu dois exercer ta profession à Montréal? que tes intérêts, ton avenir, t'obligent pour ainsi dire à pratiquer dans cette ville?

—Je le lui ai répété bien souvent.—

—Allons, tant mieux, cela va nous aider.

—Tu as une idée, s'écria Olivier, oh! si tu as une idée nous sommes sauvés!

—J'en ai peut-être une, lit tristement Fuserolles, mais elle est en tout cas aussi pauvre que mon mobilier, et ne réparerait le mal qu'à demi. Dans une circonstance aussi difficile on ne peut faire des prodiges, et le mieux est déjà un mal. Puisque tu ne peux songer à épouser Rosita, il faut essayer néanmoins de sauver la situation et de ne pas meurtrir ce pauvre cœur par un coup trop brusque. Le moyen sera héroïque, dangereux même; cependant si tu as assez confiance en moi tu devras exécuter les yeux fermés tout ce que je te dirai de faire.

Certes, oui, mon bon Fuserolles, je me fie complètement à toi.

—Eh bien tu te rendras demain à la soirée de Rosita, où je serai aussi du reste; quand tu te trouveras seul avec elle, ce qui ne pourra manquer d'arriver, fais-lui une demande en mariage, et annonce-lui en même temps que tu veux t'établir à Kamouraska, je suppose, ou dans quelque petite localité voisine.

—Es-tu fou? s'écria Olivier avec surprise, où veux-tu en venir?

—Laisse les événements s'accomplir, et si mes prévisions se réalisent tu verras que nous aurons tenté ce qu'il y avait de plus pratique;

mais à propos il sera nécessaire que tu me prêtes un habit; je ne puis décemment me rendre chez Rosita dans un costume aussi déguenillé.

Malgré les supplications d'Olivier, Fuserolles fut inflexible et ne voulut pas laisser percer le mystère de son plan; mais quand son ami fut sorti, il se jeta sur son lit, et poussant un gros soupir: je joue le va-tout d'Olivier, murmura-t-il; puisse cette fille être aussi bonne que je le pense!

MAURICE O'REILLY.

(la fin au prochain numéro.)

## UNE VIE BRISÉE.

MONOLOGUE.

*Deux heures du matin. Monsieur, légèrement ému, ouvre avec difficulté la porte de la rue, entre avec précaution sur la pointe des pieds et se trouve vis-à-vis de sa femme assise et travaillant.*

Oh! (à part) ça va chauffer, essayons de la douceur. Bonsoir, ma chérie... Tu m'attends, c'est gentil. Mais tu as tort, ça te fatigue... veux-tu m'embrasser?... (Elle ne bouge pas! ça ne prend pas)... Je vais te dire, faut pas m'en vouloir; j'ai rencontré... (Voyons, qu'ai-je pu rencontrer?)... Tu sais, nous sommes un peuple mixte, j'ai rencontré un Anglais qu'a voulu fêter je ne sais quoi d'africain et un Français qu'avait quelque chose à fêter d'asiatique... Je sais bien, ça ne me regarde pas... enfin les amis, puis c'est des étrangers, l'hospitalité... (Je m'embrouille... O ma tête!) Voyons, réponds Tu dis... Oh! Je croyais. Puis vois-tu il y a des élections, paraît qu'elles sont compliquées, alors les verres s'offrent d'eux-mêmes. Tu sais ou plutôt non tu ne sais pas... ni moi non plus. Il y a un nouveau parti comment l'appelles-tu... j'ai lu ça dans le Journal du Dimanche, aide moi... (cherchant) J'y suis, ah! oui le parti camaïeu... candidats de la même couleur mais pas du même ton... Tu ne ris pas (C'est vrai pourtant qu'elle ne bouge pas... essayons d'autre chose... O ma tête!...)

Voyons Euphémie sois raisonnable tu ne vas pas boudier pour quelques verres avec des amis... Tu hausses les épaules... D'abord si tu veux que je m'explique tu vas rester en place au lieu de danser tout le temps... Y a pas de quoi fouetter un chat; des amis, des anglais, des Français, des électeurs... (Je barbote, c'est pas encore cela... et puis il fait chaud ici.)

(Il marche en se tenant aux meubles.)

Après tout j'en ai assez de cette existence là... faut que ça finisse... Je suis le maître de faire ce que je veux... t'a pas été élevée sur les marches d'un trône. Elle est propre ta famille... Hein! qu'est-ce que tu dis... Oui, elle est propre ta famille... carrières libérales... possible (s'animant) ton père... journaliste, grand homme, plein d'idées, je le reconnais, mais il va chercher sa ponctuation à la barie. Et ton frère l'avocat... ça un avocat c'est un mathématicien il retient tout et ne reporte rien. Et ton cousin le médecin, les gens de son village sont tous aux États, ils préfèrent l'exil à la mort. Je les vaux bien les gens de ta famille... voyons répondras-tu... pas de danger t'es trop obstinée... t'as été le malheur de ma vie avec ton caractère... Je suis doux comme un mouton, moi... tu ne sais pas me prendre... Si tu me disais gentiment: mon petit Anatole... oui, voilà tu ne veux pas le dire... O ma tête.

*Il continue à marcher puis vient s'asseoir à côté de sa femme.*

Voyons petite femme chérie... (a part : allons bon v'là qu'elle tourne avec la table...) Voyons reste en place écoute un peu... J'ai eu tort... ton père c'est un brave homme... il n'a qu'une opinion... il en change souvent... mais il n'en a qu'une à la fois... Ton frère... c'est aussi un brave homme... c'est la faute aux clients... c'est eux qui commencent... Ton cousin aussi... il est charmant... Belle famille... tu vois je fais des excuses... Embrasse-moi c'est la faute à Camarieu je te le jure... Tu ne veux pas... je vais me jeter... pas à l'eau j'aime pas ça... mais... je peux pas non plus, nous sommes au *basement*. Voyons petite femme... tu ne veux pas ma mort tu sais je suis ton petit Anatole... je le dirai aux chinois... non au Mahdi... Je ne sais plus... Ma vie est brisée... Je n'ai plus d'Euphémie... elle m'abandonne... elle tourne, tourne... voyons pas si vite... reviens.

*Il s'endort en sanglotant.*

VLAN.

### UNE HISTOIRE INCROYABLE.

Tout le monde se rappelle la grande démonstration qui eut lieu un dimanche de l'été dernier, à L'Assomption.

Cette démonstration avait pour but d'honorer la mémoire d'un héros, de venir en aide à la famille d'un patriote mort pour la liberté de son pays, et un grand nombre de personnes de Montréal se firent un devoir de s'y rendre.

Le vapeur le *Terrebonne* avait été nolisé pour la circonstance.

J'étais un des heureux excursionnistes.

Je me souviendrai longtemps du beau voyage que nous fîmes ce jour-là, et la scène attendrissante qui eut lieu, lorsque M. L.-O. David remit à madame de Lorimier le fruit des souscriptions recueillies pour la secourir, est encore présente à mon esprit, comme si elle datait d'hier.

Nous quittâmes L'Assomption au soleil couchant.

Nous fûmes salués, au départ, par les cris enthousiastes des habitants du lieu accourus en foule au rivage pour nous souhaiter le bonsoir.

J'étais en compagnie de deux journalistes montréalais avec lesquels j'avais passé la journée.

Tandis que les excursionnistes, hommes, femmes et enfants, se pressaient dans le salon du bateau, mes compagnons et moi nous étions allés nous asseoir sur la dunette, pour prendre le frais et fumer la pipe.

La soirée était charmante.

L'horizon gardait encore les reflets dorés du jour éteint, la lune versait à flots ses rayons sur les vagues indolentes, et la brise, pleine des senteurs des foins odorants, nous apportait du lointain de suaves rumeurs.

En extase devant cette nuit délicieuse, nous nous taisions, l'œil perdu dans l'immensité.

Nous étions là à rêver depuis une demi-heure, quand tout à coup un homme d'environ trente ans et d'un extérieur agréable, monta du salon et vint s'asseoir devant nous.

Le nouveau venu jeta plusieurs fois la vue sur moi, comme s'il eût cru me reconnaître.

Il me semblait aussi que j'avais vu cet homme-là quelque part.

Au bout de cinq minutes, il se leva, marcha droit à moi, et, me tendant la main :

—Vous êtes Monsieur O..... je crois.

—Et vous êtes, si je ne me trompe pas, un ancien compagnon de classe, monsieur.....

—Monsieur F.....

—De Québec?

—Autrefois de Québec, mais maintenant de Montréal.

Je présentai mon vieil ami aux journalistes, et la conversation s'engagea.

Nous parlâmes de la belle fête à laquelle nous venions d'assister, des charmantes femmes qu'il y avait à bord; nous discutâmes quelque peu sur la politique, après quoi les journalistes racontèrent des histoires, dont quelques-unes très intéressantes.

Comme je me préparais à conter la mienne, le Québécois, qui ne savait pas que je voulais narrer, prit la parole :

—Si je ne craignais de passer pour un menteur, je vous raconterais.....

—Racontez! fis-je, piqué par la curiosité.

—Racontez! racontez! répétèrent les journalistes.

—Comme vous semblez disposés à vouloir me croire, dit-il en allumant un cigare, je vais vous raconter une des plus incroyables histoires que vous ayez probablement jamais entendues.

—Vous nous faites languir, fit l'un de nous.

—En 1868, je demeurais avec mon père sur le chemin Sainte-Foye, près du monument des Braves.

Nous avions pour voisin M. D..., riche marchand, dont le magasin se trouvait sur la rue Saint-Pierre, à la Basse-Ville.

Tous les jours, du premier de janvier au trente-et-un de décembre, monsieur D... se rendait à pied à son bureau, éloigné de près de deux milles de sa résidence privée.

Il y a, comme vous savez, de beaux paysages à contempler du chemin Sainte-Foye.

Aussi monsieur D..., qui aimait la grande nature, se plaisait,—quand il allait à la ville ou qu'il en revenait,—à s'attarder le long du chemin, pour y admirer les beautés que les alentours de Québec étalent, en été, au regard du passant.

Un jour qu'il regardait le soleil se coucher derrière les Laurentides, il trouva dans une haie d'aubépine bordant la route un nid d'oiseau.

Ce nid était vide.

L'oiseau qui l'avait bâti devait être un grand artiste, car il était merveilleusement fait.

M. D..... le trouva si beau, qu'il coupa la branche à laquelle il était attaché, et l'emporta pour en orner son salon.

Rendu à la maison, il n'eut rien de plus pressé que de montrer à sa femme et à ses enfants la trouvaille qu'il venait de faire.

Madame D..... s'extasia devant le nid, et pour mieux l'examiner, le tourna et retourna plusieurs fois.

Comme elle allait le remettre à son mari, qui voulait le montrer à quelqu'un, elle poussa un cri.....

Elle venait de découvrir au fond du nid, à moitié dérobé par du duvet et du crin entrelacés, un petit carreau de papier blanc et vert qui n'était rien autre chose qu'un billet de banque.

Le temps de le dire, le nid fut défait, et l'on se passa de main en main un billet de quatre dollars de la banque *North British America*, dont j'ai oublié le millésime et le numéro.

Où et quand l'oiseau avait-il pu trouver ce billet?

Était-ce un citadin ou un villageois qui l'avait perdu?

C'était peut-être la dernière ressource d'un malheureux.

Quelqu'un avait pu être accusé de l'avoir volé et probablement condamné pour ce prétendu vol.

Voilà autant de questions que la famille de-

vait se poser, autant de suppositions qu'elle aurait pu faire.

M. D..... était tellement content de sa trouvaille, qu'il n'aurait pas échangé son billet de banque contre mille dollars.

Comme il était superstitieux, il croyait que ce billet, trouvé dans une circonstance aussi étrange, devait lui porter bonheur, et il le serra précieusement dans un endroit qu'il ne voulut pas indiquer.

Deux mois après que M. D..... eût fait sa découverte, un jeune prêtre canadien-français des États-Unis se présenta à son bureau pour lui vendre des billets d'une loterie organisée pour la construction d'une église dans l'État du Vermont.

Les billets se vendaient un dollar, et quelques-uns des lots destinés au tirage étaient d'une grande valeur.

Voulant encourager une œuvre qui ne pouvait manquer que d'être utile à la religion et à ses compatriotes, et espérant d'y trouver son compte, M. D..... acheta le lendemain quatre billets qu'il paya avec l'argent trouvé dans le fameux nid.

Il raconta à ses amis ce qu'il avait fait, leur assura à diverses reprises que l'un des billets que le prêtre lui avait vendus devait infailliblement lui faire gagner un bon lot.

Peu à peu il cessa de parler de sa trouvaille, et finalement oubliâ qu'il avait en portefeuille des billets de la loterie en question.

Dix mois environ s'étaient écoulés depuis que ce que je viens de vous raconter s'était passé.

Un jour, M. D... .. reçut des États-Unis une lettre conçue à peu près en ces termes :

MONTRÉAL, 8 avril 1869.

Mon cher monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'au tirage de la loterie, que vous connaissez, vous avez gagné un pistolet à six coups, avec monture en argent incrustée de pierres.

Sur réception de cinquante centins, je vous enverrai par l'express ce petit bijou.

Bien à vous,

P. S..., Ptre.

Ici le narrateur fit une pose, ralluma son cigare qu'il avait laissé éteindre, puis, baissant la tête :

—Mes amis, ce qu'il me reste à vous dire n'est pas moins extraordinaire.

Il y a cinq ans, M. D....., qui passait pour être presque millionnaire, fut obligé, à la suite de grandes pertes qu'il fit dans une spéculation hasardeuse, de faire cession de ses biens à ses créanciers.

Le jour où le syndic officiel prit possession de son fonds de commerce et de ses livres de comptes, M. D..... disparut, et sa famille, mise aux abois par sa disparition, fit faire en tous sens des recherches, mais, hélas! inutilement.

Un matin, le jardinier de mon père trouva derrière la haie d'aubépine dont je vous ai parlé le cadavre de M. D....., tenant encore dans sa main le pistolet qu'il avait gagné à la loterie du Vermont.

Le malheureux marchand, devenu fou par la perte de sa fortune, s'était brûlé la cervelle.

Et, comme nous manifestations au conteur notre étonnement de ce que nous venions d'entendre, un grand choc ébranla le *Terrebonne*.

Nous venions d'accoster au quai.

AUGUSTE VERGER.

## CORRESPONDANCE.

Montréal, 19 Mars 1884.

M. E. Dansereau,

Gérant du *Journal du Dimanche*.

MONSIEUR,

Puisque votre journal est devenu l'organe officiel du comité d'organisation de la célébration de la St-Jean Baptiste, vous ne me refuserez pas, j'en suis sûr, d'insérer la communication suivante. Agrérez, monsieur, mes remerciements anticipés.

BOZART.

Je suppose que les fêtes seront terminées, et que nous lisions dans les journaux du lendemain le compte rendu qui suit :

Hier a eu lieu le couronnement de notre grande fête nationale. Toutes les rues étaient pavées, et une foule immense était réunie à la Place-D'Armes. Les tours de Notre-Dame, etc... des journaux du jour y feront les descriptions qu'ils voudront. Moi, je ne veux que suggérer une idée qui m'est passée par la boule. Je serai bref. A deux heures la cavalcade historique, ayant à sa tête les membres du comité d'organisation arriva, et prit place autour d'un espace réservé à l'installation du monument de Maisonneuve. M. le Président de la Société St-Jean-Baptiste monta sur un husting, et expliqua à la foule le but de la réunion. "Nous avons voulu, leur dit-il, vous faire assister à la pose de la première pierre du monument de Maisonneuve. Nous ne pouvions terminer cette brillante série de fêtes sans rendre un tribut d'hommages et de reconnaissance à l'illustre fondateur de notre ville. Nous érigerons le monument à l'endroit même où Maisonneuve a combattu contre les sauvages. Et nous vous avons convié cette imposante cérémonie, afin que tous vous soyez témoins de l'honneur que Montréal rend à son fondateur, etc., etc.

De bruyantes acclamations accueillirent ces paroles. D'autres orateurs suivirent, etc..... après quoi toutes les personnes présentes défilèrent près de la pierre fondamentale et versèrent leur obole dans un plateau, placé là pour cet objet. Inutile de dire que le plateau fut trop petit. Le montant recueilli, parait aux souscriptions antérieures comme les frais nécessités par l'érection du monument. Cette œuvre nationale, longtemps désirée, est maintenant un fait assuré.

Voyons, la chose est-elle possible? Oui. Avec l'aide du conseil municipal et des citoyens, et le comité de la St-Jean Baptiste à la tête du mouvement la chose sera possible et sera réalisée.

Les modèles du monument et de la statue sont prêts depuis 3 à 4 ans déjà. Un comité a déjà été formé, dans le temps, et des souscriptions au montant d'une couple de mille piastres je crois, ont été recueillies. Nous avons un maire et des échevins patriotiques qui ne refuseront pas d'accorder le terrain nécessaire.

Allons, à l'œuvre; que chacun y mette du sien. (Moi le premier, tout pauvre que je sois je donne \$10.00.)

Je soumetts respectueusement le tout au comité d'organisation de la célébration de la St-Jean-Baptiste.

BOZART.

P. S.—Excusez mon griffonnage mon cher monsieur Dansereau. Je tiens à ce que vous ayez cette correspondance avant que votre journal ne soit sous presse.

Les vers suivants sont coupés si ingénieusement qu'en lisant la moitié des vers, on trouve un sens opposé à celui qui est exprimé dans le vers entier :

Je ne veux plus — La messe fréquenter,  
Pour mon repos — C'est chose bien louable,  
Des huguenots — Les prêches écouter,  
Suivre l'abus — C'est chose misérable.  
Ores je vois — Combien est détestable  
Cette finesse — En ce siècle mondain  
Par quoi je dois — Voyant la sainte table  
Finir la messe — En horreur et dédain.

TABOUROT.

## LE MARIAGE.

Ami, je vois beaucoup de bien  
Dans le parti qu'on me propose;  
Mais toutefois ne pressons rien.  
Prendre femme est étrange chose;  
Il y faut penser mûrement.  
Sages gens, en qui je me fie,  
M'ont dit que c'est fait prudemment  
Que d'y songer toute sa vie.

Zav.

## MODES DU JOUR

La saison prochaine sera évidemment une saison difficile à passer pour les personnes qui ont besoin d'être guidées dans le choix de leurs toilettes et qui sont incapables de décider par elles-mêmes et pour elles-mêmes. Tout se portera, et le cachet des toilettes du printemps dépendra beaucoup plus du goût particulier de chacune que d'une idée générale imposée par la mode.

L'ensemble des modes actuelles diffère peu de celui des derniers mois. Le goût pour la prééminence domine toujours; les pouffs ont pris des proportions hors de toute convenance, avec une pendule et des candélabres on les transformerait en vraie cheminée.

Cet amour du postiche est également remonté aux épaulettes que l'on fait déborder et monter presque jusqu'aux oreilles. Mode ridicule et qui n'aura que peu de durée. Le pouff est surtout absurde avec les corsages à pointe, cette dernière étant relevée et menaçant le ciel d'une façon tout à fait grotesque. Je dois reconnaître que les vraies élégantes, et que celles de nos dames qui sont habillées par des couturières sérieuses, n'affichent pas dans leurs toilettes ces exagérations de mauvais goût que l'on laisse à un monde dont on ne parle pas.

Sur les corsages de robes on portera beaucoup de petits boutons cousus très rapprochés, ou des agrafes de fantaisie représentant des fleurs de lys, des vieux médaillons, ou des arabesques élégantes.

Les souliers, de quelque genre qu'ils soient, sont toujours très époinetés de forme et assez bas de talon.

En gants, la corde est toujours tenue par ceux de peau de Suède; on voit reparaître quelques gants noirs longs, mais je les trouve excentriques avec toute autre couleur que le noir. Le gant surtout, quant il est long, est une partie du costume qui attire toujours le regard, et lorsqu'on le porte d'une couleur tranchant avec celle du costume, on se rend coupable d'une certaine afféterie qui, pour ne pas dire plus, est peu comme il faut. On me fera remarquer, peut-être, que le gant blanc ou paille tranche autant avec le noir du costume, que le gant noir peut trancher avec une toilette blanche ou claire. La comparaison est certainement insidieuse, mais elle n'est pas juste. Dans le premier cas le gant blanc ou presque blanc est admis et cette admission empêchée que l'œil ne soit attiré par la différence des tons; dans le second cas, il s'agit d'une combinaison pour ainsi dire nouvelle, d'une importation réellement saxonne qui s'est imposée par son étrangeté et qui doit être le résultat d'une erreur commise par quelque miss écervelée. Toutefois on peut se permettre ces excès de mode au bal, en soirée, en voiture, mais il ne faut jamais les arborer pour les toilettes de ville ou de visite.

En corsages, on peut également porter ce que l'on veut; les patrons de la saison, s'ils ne sont pas nouveaux, sont extrêmement nombreux et variés, d'une variété telle que la saison n'aura aucun cachet par-

ticulier. On en fait à pointes, à basques, à taille longue, à taille courte, drapés à la grecque, ou à collet montant; bref, jamais les femmes qui ont du goût n'auront eu une si belle occasion de s'en servir, car la mode jusqu'à ce jour ne leur impose quoi que ce soit.

Ce qui est vrai pour les corsages est vrai pour les chapeaux. J'ai vu quelques nouveautés importées aussi différentes l'une de l'autre que le jour et la nuit, et qui ne semblaient nullement appartenir à la même époque. Je signalerai cependant l'emploi du tulle brodé et perlé et de beaucoup de chenille.

PÉRIA.

## CORRESPONDANCE.

Madame L. M. C.—Le manteau dont vous parlez peut rester dans la forme que vous indiquez, qui est encore de mise. La couture dans le dos est si peu démodée, qu'on ne peut faire de redingote sans cela. Ouvrez seulement le vêtement jusqu'à la taille, ce qui lui donnera de l'ampleur. Vous pourriez même ajouter un pli creux en velours noir, ou de la couleur du vêtement; cela se fait à des manteaux neufs. L'applique de chenille et jais sera très bien au-dessus du pouf.

Mademoiselle C., à Québec.—Faites fondre dans un vase de terre, et à une chaleur très modérée,  $\frac{1}{4}$  d'once de blanc de baleine,  $\frac{1}{4}$  d'once de cire blanche et  $\frac{1}{2}$  once d'huile. Quand le tout est à peu près refroidi, on y ajoute petit à petit  $\frac{1}{2}$  once d'eau de fleurs d'orange.

Madame M. V.—Quand les yeux sont fatigués, je ne connais pas d'autre remède que de les baigner à l'eau chaude, plusieurs fois par jour. L'effet est généralement satisfaisant; si cela ne suffit pas, c'est qu'il y a autre chose qu'une fatigue passagère; dans ce cas, le mieux est de consulter un médecin.

Mademoiselle Jeanne, Trois-Rivières.—On porte également la taille ronde avec ceinture et boucle, le corsage à pointes et les basques. Vous n'avez donc qu'à choisir ce qui convient le mieux à votre genre de taille.

Une belle chevelure qui disparaît.—Croyez-moi, laissez vos fils d'argent et ne vous teignez pas les cheveux. Il y a harmonie toujours entre les traits et la chevelure qui grisonne; on a quelquefois plus de charme sous les cheveux gris qu'on n'en avait avec les tresses blondes ou brunes.

Miss R., Montréal.—Je ne connais pas la recette pour laver la toile grise avec du soin. On obtient un bon résultat en la lavant à tiède dans une décoction de saponaire. On rince à l'eau claire, sans tordre, et l'on fait sécher.

Mademoiselle J. V.—Il n'y a que les gants du Tyrol et les gants de peau de daim qui supportent le lavage. On les savonne bien, comme on ferait d'un mouchoir de poche; on les rince, puis on les sèche avec une serviette. Il faut ensuite y passer les doigts pour les empêcher de se raccornir en séchant. Quand ils sont secs, on les frotte légèrement pour les assouplir.

## RENSEIGNEMENT UTILE

Au 1<sup>er</sup> Mai prochain M. R. Beullac, marchand d'ornements d'église, transportera ses magasins de la rue Notre-Dame, dans la bâtisse qu'occupait M. N. Beaudry, marchand de nouveautés, au N° 278 de la même rue.

La maison Beullac, très connue dans toute la Province de Québec, par le clergé surtout, est recommandable sous tous rapports. Les nouveaux magasins qu'il va inaugurer feront honneur à leur propriétaire d'après les préparatifs qui commencent à se faire.

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

V

LE RÉCIT.

(Suite.)

Une fois dans la rue, je me retrouvai dans la même situation où j'étais la veille de mon entrée à l'hôpital. J'étais seul, sans famille, sans domicile, sans ami, sans argent. Que devenir ? Je me laissai conduire par le hasard, suivant les rues sans les connaître, sans savoir où je m'arrêterais. À un certain moment, je fus obligé de me ranger pour ne point me faire écraser par une voiture. Je levai la tête, et je lus sur l'enseigne d'une boutique les mots : " Achat d'or et d'argent ".

Par une association d'idées toute naturelle, je me rappelai le souvenir que m'avait laissé ma mère et que j'avais sur moi. J'entrai dans la boutique. La chaîne de mon médaillon était très grande ; j'offris au marchand de lui en vendre la moitié. Nous fîmes marché ; il me donna deux cents réaux pour le tronçon et riva le reste au médaillon de manière à me permettre encore de le porter au cou.

Mes ressources n'étaient pas grandes, mais provisoirement elles pouvaient me suffire, à la condition de les employer avec économie. J'allai donc me loger dans le faubourg. J'y trouvai le moyen de vivre à meilleur compte et de me soustraire au bruit assourdissant de la ville.

J'avais d'ailleurs besoin d'air et de calme. L'avenir se présentait à moi indécis et obscur. Plus d'une fois je songeai à retourner à la Chênaie. Qu'y aurais-je fait ? Marie m'avait bannie de son cœur, mon père de son foyer. Elle comme lui serait insensible à mes prières et à mes larmes.

Je réfléchis longtemps, je me consultai pendant plusieurs jours. J'avais beau faire, je ne voyais qu'une route de salut. C'était celle qui, une première fois, m'avait conduit à ma perte. Route qui pouvait être sans issue, au bout de laquelle je pouvais ne rencontrer qu'un précipice, mais où j'entrevois aussi à l'horizon un vague espoir de bonheur. J'y entrai la tête haute, le front serein.

Le même soir, je pénétrai dans un tripot, et mes cinq douros, c'est-à-dire tout ce qui me restait, s'accrurent en quelques instants jusqu'à six mille réaux.

Une vie nouvelle s'ouvrait devant moi : celle de joueur de profession.

Diégo vida d'un trait son verre, et le remplit pour le vider encore.

—Le sort me favorisa, continua-t-il. Le tapis vert m'éblouissait et m'enivrait. L'or s'empilait devant moi. J'étais pris dans un tourbillon où ma raison s'égarait. Mais plus ma fortune augmentait, plus je me sentais inquiet et malheureux. Un jour, je me trouvai en possession de huit mille douros. Tout autre que moi eût profité de ce coup inespéré du sort pour renoncer au vice et revenir au bien. Mais j'étais entouré d'amis, ou plutôt de flatteurs, bas et vils, qui s'extasiaient à chacune de mes paroles. Je les écoutais sans les croire, mais je courais

avec eux d'orgie en orgie, en proie à l'ennui, au dégoût, et cherchant à étouffer les sentiments qui m'assiégeaient dans les plaisirs achetés pour une poignée d'or et qui ne laissent au cœur, une fois la passion assouvie, que répugnance et amertume. Je voulais chasser de ma mémoire les souvenirs brûlants du passé, et je ne me servais en réalité de mes prétendus amis que comme on fait d'un éventail de papier, que l'on prend les jours de canicule, pour le rejeter loin de soi quand l'air est doux et frais.

Diégo suspendit un moment sa narration, comme s'il eût voulu se recueillir.

—J'arrive, dit-il enfin, à l'heure où toute cette vie de mensongères satisfactions devait m'apparaître dans l'horreur de sa réalité. Un matin, je vis entrer dans mon appartement Koch, le sacristain de la Chênaie. Il m'apportait une lettre du curé. L'abbé Juan m'annonçait que je venais de tomber au sort et que ma présence au village était indispensable.

J'avais dans ma malle soixante-dix mille réaux, sans compter une trentaine de mille que me devaient quelques amis, créanciers sur parole. La nouvelle que l'on me donnait n'avait donc pour moi qu'un intérêt insignifiant. N'étais-je pas assez riche pour acheter un remplaçant ?

Je retins Roch à dîner. Pendant le repas, je lui fis plusieurs questions sur Marie, sans lui laisser soupçonner mon amour pour elle.

Chacune des réponses du sacristain fut comme un coup de poignard. Sa physionomie, son regard, son accent, ses paroles, son silence même me révélaient tour à tour que les espérances auxquelles s'attachait toute ma vie depuis quatre ans étaient évanouies.

Roch aimait Marie. Sous la veste de bure grossière du sacristain battait un cœur ardent. Mais Marie partageait-elle cet amour ? L'incertitude me tuait.

Impétueux, impressionnable, je ne pouvais supporter d'ignorer la vérité. Comment parvenir à savoir ce que je voulais ? Je n'avais qu'un seul moyen : la voir, lui parler. Mille idées absurdes et incohérentes bouillonnaient dans mon cerveau. Le regard de Roch me faisait mal. Je me levai, et lui tendant la main :

—Quand partez-vous ? lui dis-je.

—Demain, à quatre heures du matin. Marie m'a recommandé de ne pas tarder.

—C'est bien ; demain, à trois heures et demie, j'irai vous prendre à votre hôtellerie, nous partirons ensemble.

—Monsieur le curé sera bien heureux de vous revoir.

—A demain donc ; j'ai quelques affaires à régler avant mon départ.

—N'y manquez point.

—Comptez sur moi.

Je me jetai dans la rue et je courus à la maison de jeu. J'avais besoin de m'étourdir. Le regard fixé sur les mains du croupier, la bouche ouverte sous l'empire de l'anxiété, le cœur gonflé par la cupidité, les ongles enfoncés dans le tapis, je contempiais l'or qui brillait amoncelé à deux pas de moi, je buvais ses rutilantes effluves, je surveillais la carte qui allait se retourner. Moment suprême où le joueur n'appartient plus à la vie, où toute son âme n'est envahie que par une seule jouissance, infinie, indicible, où un caprice de la fortune l'élève jusqu'à l'idéal de la félicité s'il gagne, le précipite dans l'insondable abîme du désespoir s'il perd.

Diégo s'était levé. Sa voix avait un accent ironique et terrible.

Il y eut un moment de silence.

Puis, saisissant avec un mouvement fébrile la bouteille à demi vide :

—Buvons, dit-il avec exaltation. Le vin fait tout oublier.

Rafaël tendit son verre et but sans parler.

—J'étais ruiné, poursuivit Diégo. Il ne me restait plus un réal. Hors de moi, je voulus m'en prendre au croupier, je l'insultai, je lui jetai un chandelier à la tête. Les cris des assistants donnèrent l'éveil à la police qui rôdait aux alentours. Un alcade fit irruption dans la salle. On me prit, on m'entraîna, on me jeta en prison, et l'on me condamna à quatre cents réaux d'amende ou à un mois de détention. Je n'avais qu'à me résigner à la seconde de ces alternatives.

Je demandai au geôlier de l'encre et du papier et j'écrivis à Roch ce qui m'était arrivé et ce qui m'empêchait de l'accompagner.

Deux heures s'écoulèrent. On m'avait fait descendre dans le préau. Soudain j'entendis une voix brutale qui m'appela par mon nom. Je m'avançai.

—Diégo Nunez, répéta la voix avec impatience.

—C'est moi.

—Arrivez donc.

—Que me veut-on ?

—De deux choses l'une, ou vous mettre dehors, ou vous procurer le plaisir de voir les gens passer sous vos pieds.

—J'eus un frisson.

—Diégo Nunez ! cria une seconde voix.

—Me voici.

Le geôlier, qui tenait entrebâillée la porte de la rue et agitait un grand trousseau de clés, me prit par les épaules et me jeta dehors. Je tombai dans les bras d'un sergent accompagné de douze hommes qui m'ont conduit jusqu'ici et me mèneront demain à la Chênaie, puis je ne sais où, peut-être à la mort.

—Et que comptes-tu faire maintenant ? demanda Rafaël qui ne pouvait contenir son émotion.

—Rien, répondit Diégo avec indifférence.

—Rien ?

—Oui, rien, absolument rien. Je suis soldat et prisonnier, mon père est alcade, on fera de moi ce que l'on voudra.

—Mais...

—Je n'ai plus qu'un souhait, et je bénirais le ciel s'il était exaucé.

—Ce désir ?

—C'est de voir Marie et de lui parler.

Rafaël demeura un moment rêveur.

—Peut-être, dit-il, pourrions-nous réaliser ton projet et ton désir, si le sergent consentait à passer la nuit au moulin. Ne m'as-tu pas dit que déjà il t'avait parlé de te mettre en liberté sur parole ?

—Oui.

—Ne perdons point de temps en suppositions. Voici des livres et du tabac. Lis ou fume. Je cours voir le sergent.

Rafaël sortit, et Diégo, accoudé sur la table, s'abîma dans ses réflexions. Une demi-heure s'écoula. La porte se rouvrit : Rafaël entra, suivi du sergent.

—Le sergent Robrano, dit-il, accepte mon invitation ; il a envoyé un de ses hommes à la Chênaie, pour prévenir l'alcade de son arrivée demain.

—Merci, sergent, dit Diégo avec émotion ; je n'oublierai point la reconnaissance que je vous dois. Rien ne pouvait m'être plus agréable que de passer une nuit avec mon ami Rafaël, qui est pour moi un frère. Encore une fois, merci.

—Jeune homme, dit Robreno en serrant, comme dans un étai, la main qu'on lui tendait et en retroussant sa moustache, la discipline n'est pas ennemie de l'obligeance.

(A Continuer.)